

Les 25 ans du studio français d'animation de l'ONF Merci Monsieur Jodoin!

Marco de Blois

Number 56-57, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Blois, M. (1991). Les 25 ans du studio français d'animation de l'ONF : merci Monsieur Jodoin! *24 images*, (56-57), 38–39.

LES 25 ANS DU STUDIO FRANÇAIS D'ANIMATION DE L'ONF

MERCI MONSIEUR JODOIN !

par Marco de Blois

Comment faut-il accueillir la nouvelle des vingt-cinq ans du studio français d'animation de l'ONF ? S'agit-il encore d'une de ces institutions vieillissantes qui célèbrent leurs anniversaires à coup de monotones vins et fromages ? Eh bien non, car depuis sa fondation en 1966, le studio produit des films qui, dans l'ensemble, se maintiennent à un niveau qualitatif tout à fait honorable. Il faut donc se réjouir de cet anniversaire, puisqu'on n'y célèbre pas seulement la longévité d'une structure administrative, mais aussi le travail des producteurs, réalisateurs et assistants qui œuvrent au sein du studio.

L'histoire nous apprend

qu'au moment de fonder le studio, René Jodoin ne disposait que d'un budget de 50 000 \$. Il décida alors d'utiliser ces conditions en favorisant le « système D » et l'« esprit de famille »¹. Bien que le budget ait gagné en importance depuis, les films ont conservé cet aspect artisanal. Ils font toujours preuve d'une volonté d'investir la technique d'une charge expressive, ce qui n'existe pas dans les productions privées du type *La bande à Ovide*, de même que dans des productions du secteur anglophone de l'ONF comme *The Cat Came Back* ou *Get a Job*, d'esprit plus cartoonesque.

Le travail de Pierre Hébert (*Souvenirs de guerre*, *La let-*

tre d'amour) se distingue ainsi par sa pertinence. Le réalisateur a fait de l'acte de graver sur pellicule l'un des principaux sujets de son œuvre. Dans ses performances-concerts, il invite le spectateur à assister à la naissance d'un film entièrement gravé sur place. Difficile donc de dissocier le réalisateur, la technique et l'œuvre. Dans un autre registre, le film de marionnettes *Juke-bar* de Martin Barry, même s'il se veut d'inspiration cartoonesque, témoigne du même esprit artisanal. On peut y apprécier les talents de Barry pour le bricolage en observant les décors et les nombreuses coquerelles, toutes des personnalités différentes, qui ont été fabriqués

pour les besoins du film.

Nous faisons état, ci-dessus, de la différence existant entre les productions du studio anglophone et celles du studio francophone. Il existe en effet entre les films des différences esthétiques d'une grande importance, si bien que les cinéastes choisissent parfois leur lieu de travail en fonction de leurs affinités plutôt que de leur langue. Caroline Leaf (*La rue*, *Entre deux sœurs*) et Co Hoedeman (*Le château de sable*, *Charles et François*), tous deux anglophones ont choisi le studio français.²

Par leur complexité narrative et technique, de même que par leur description attentive de personnages féminins, les films de Leaf rejoignent ceux de Suzanne Gervais et de Francine Desbiens, proposant ainsi un point de vue différent qui s'ajoute aux nombreuses orientations privilégiées par le studio. Quant à Co Hoedeman, ses trouvailles en tant que maquettiste (ne pensons qu'aux univers du *Château de sable* et de *Tchou-tchou*) ont inspiré quelques-uns des jeunes cinéastes du studio, dont Martin Barry et Pierre M. Trudeau (*Enfantillage*). En ce qui concerne Trudeau, notons comment chez lui la chorégraphie s'organise avec précision dans l'espace, et l'inventivité mise en œuvre dans la construction des marionnettes.

Parlant de jeunes cinéas-

Enfantillage de
Pierre M.
Trudeau



PHOTO: ONF

Luce et les paradoxes



Luce Guilbeault avec Pierre Dufresne dans *Le temps d'une chasse* de Francis Mankiewicz (1972).

tes, il faut souligner le dynamisme du recrutement effectué par le studio. Barry et Trudeau figurent parmi les lauréats du concours annuel «Cinéaste recherché(e)», mis sur pied en 1980 par le producteur Gaston Sarault. Depuis, grâce à ce concours qui veut «permettre à un jeune cinéaste de réaliser un premier film animé professionnel», l'équipe du studio s'est rajeunie, de nouvelles avenues ont été explorées, et dix films ont été mis en chantier.

La responsabilité de poursuivre dans la voie tracée par Jodoin en 1966 incombe aujourd'hui à Yves Leduc, chef du studio depuis le départ de Robert Forget, lequel occupe maintenant le poste de responsable du programme français. Avant sa nomination, Leduc servait comme producteur au studio depuis 1982, et s'occupait également du concours «Cinéaste recherché(e)». Compte tenu de sa feuille de route irréprochable, il y a peu d'inquiétudes à avoir pour les prochaines années du studio d'animation français de l'ONF. ■

Paradoxalement (mais notre cinéma regorge de paradoxes), Luce Guilbeault, qui aura marqué par ses interprétations le cinéma québécois jusqu'à être identifiée à lui dans les années 70, aura été surtout cantonnée dans des rôles de soutien. Elle aura entendu – ô misère! – toute sa vie d'actrice, qui a débuté tard (à 35 ans), le grand rôle. Elle ne l'aura jamais eu. C'était l'un de ses regrets, dont le plus poignant demeurait, lorsque je lui ai parlé il y a un an, qu'elle ait été dans les dernières années écartée des écrans. Elle était prête à jouer même le plus infime rôle pour retourner sur un plateau. Pourtant, à cette figure de proue de notre cinéma on a fait malheureusement jouer des rôles ingrats (femme bourgeoise, prostituée, nounoune au cœur tendre). Célèbre dans le milieu cinématographique auquel elle a prêté, avec plus de naïveté qu'on ne le croit, son talent et sa caution, elle sera véritablement reconnue par le grand public – ô injustice! – pour son rôle dans un téléroman. Mais cette célébrité télévisuelle, aussi inattendue que tardive, ne lui plaisait guère. Sa seule passion était le cinéma, c'était là qu'elle se sentait heureuse. Hommage lui a été rendu au 7^e Festival de films et vidéos de femmes en juin dernier (un mois avant sa mort!) par un prix créé par l'ONF et destiné à une femme exceptionnelle du cinéma, un prix qui ne portait pas encore de nom (eh oui!). Ne serait-il pas pertinent de lui donner le nom de Luce Guilbeault? Ce serait une façon de s'excuser auprès d'elle de l'avoir oubliée ces derniers temps (nous avons la mémoire courte), elle qui a été un peu et beaucoup notre cinéma si peu gentil avec les femmes. ■

André Roy

1. Portrait d'un studio d'animation, Office National du Film, Montréal, 1983.

2. Il ne faudrait pas oublier que du côté anglophone existe un véritable artisan, Ishu Patel, plus près de McLaren que du dessin animé hollywoodien.